

Les rois en ballade

Autor(en): **J.M.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **40 (1902)**

Heft 36

PDF erstellt am: **26.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-199543>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

gations hypothécaires qui ont passé entre les mains de trente-six notaires et conservateurs et qui portent autant de raponces que l'année a de jours.

Au dos, il a sa hotte qui contient tout son trousseau et que surmonte une poêle à bouclons les jambes en l'air. D'une main, il tient sur son épaule ses outils : sa faux et son râeau. De l'autre, il mène la chèvre; derrière lui vient son garçon, le petit David — le Dâvelet.

Le Dâvelet a neuf ans, et la Louise hésitait bien un tant soit peu à le laisser aller.

— Laisse-le venir, a dit l'Emile, s'il reste ici, il ne fera quand même que l'encoubler et te faire endêver, et à moi, il me rendra bien des bons services.

Et la Louise s'est résignée.

Le Dâvelet est tout fier. C'est lui qui porte la crossette de son papa pour faire avancer la chèvre. Celle-ci va de bon courage: il ne lui déplaît point de s'en aller faire une villégiature à la montagne au lieu de toujours rester dans les prés du bas. Elle accroche en passant une touffe ici et là. De temps en temps, quand elle a découvert une branche particulièrement savoureuse, elle s'arrête tout à fait. L'Emile et le Dâvelet en profitent pour reprendre leur souffle.

L'Emile, de son pas lent et mesuré de montagnard, irait des heures sans s'apercevoir de la fatigue, mais le Dâvelet n'est pas encore aussi aguerri, puis il a tant de choses à voir. Ils sont maintenant en pleine montagne. Une espèce de cirque aux pentes abruptes, sur lesquelles croissent encore quelques sapins, et que strient de petits ruisseaux quasi secs. Tout au fond, dans les chaudières, on entend gronder le torrent. C'est sur ces pentes, presque verticales, que se trouve le pré au syndic.

On est arrivé: voici la case. Quelle singulière maison! Le toit, à un seul pan, se confond derrière avec le sol, et s'élève un peu sur le devant, juste à la hauteur d'un homme. Il y a deux compartiments: l'un pour la chèvre, l'autre pour les gens. A celui-ci, une seule ouverture sert à la fois de porte, de fenêtre et de passage à la fumée. Dans le fond, un cadre de bois sert de lit. Près de la porte quelques pierres plates constituent le foyer; partout ailleurs la terre battue.

L'Emile a commencé par poser sa hotte et il inspecte les alentours. Quelques puissantes huchées d'abord, pour réveiller les échos et essayer sa voix; puis, la main sur les yeux, il cherche tout autour de lui. Il constate que ceux de la grande maison ont déjà commencé, qu'il n'y a encore personne dans la case au David Tribolet, etc.

Puis il s'installe. Sur le foyer, il y a encore quelques morceaux de bois de l'an dernier: il a vite fait de tailler là-dedans des rebibes et bientôt la flamme s'élève.

— Viens avec moi, mon Dâvelet, je vais te montrer où il te faudra venir à l'eau.

On vient à l'eau au ruisseau voisin, la chenu. L'Emile a vite arrangé avec une écorce d'arbre un tuyau rustique où coule un filet d'eau.

Puis on fait bouillir l'eau pour le café. Pendant ce temps, l'Emile a cueilli quelques branches: il en a fait un balai et il nettoie le sol. Puis il vide sa hotte: quelques hardes d'abord, pour les jours de pluie, une épaisse couverture dans laquelle on dormira, quelques miches de pain, un morceau de fromage maigre, du café, une cafetière ventrée à jambes, deux tasses et deux cuillers en fer battu; un point, c'est tout.

Et la nuit venue, tous deux, le père et le fils s'étendent sur la couche de foin, se rapprochent l'un de l'autre pour se réchauffer sous la couverture, et s'endorment paisiblement, aux leurs mourantes du feu.

Maintenant, c'est la rude vie du faucheur de montagne qui va commencer.

Vous tous qui avez mille peines à vous lever pour être au bureau à huit heures, qui vous plaignez amèrement quand il y a un peu de boue sur la chaussée, ou qu'il fait trop chaud, qui trouvez toujours que la cuisine de votre ménage est mal faite et que la bière de la brasserie n'est pas fraîche, suivez l'Emile pendant une de ces journées.

A l'aube grise, quand la montagne se réveille, que la vallée est encore noyée dans l'ombre, Emile se lève tout frissonnant à l'air glacé du matin.

Sur le foyer, il prépare à la hâte son frugal déjeuner: du café au lait, du pain et du fromage; puis il s'en va faucher. Ces régions produisent une petite herbe courte et dure qui donne un foin de pre-

mière qualité, valant du regain. Inutile de dire qu'on ne la fauche qu'une fois par année; beaucoup de gens même doublent, c'est-à-dire ne fauchent que tous les deux ans, l'herbe d'une année servant d'engrais pour l'année suivante.

Mais les pentes sont raides, et le fin gazon si glissant qu'Emile a eu soin de garnir ses souliers de crampons. Toute la journée, il sera dans la position la plus fatigante qui se puisse imaginer: debout sur un pied, ou plutôt sur le bout ou le bord du pied.

Vers dix heures le soleil est trop chaud, l'herbe sèche ne se coupe plus facilement: Emile revient à la case pour diner. Le Dâvelet est allé au chalet voisin — à trois quarts d'heure de distance — chercher du petit-lait tranché, dont ils se régalaient, un morceau de pain et de fromage finit le festin. Puis Emile retourne à la besogne.

Le foin de montagne, il est juste de le dire, exige peu de soins. Emile a épanché l'herbe du bout de sa faux. Il peut fener après la faux, c'est-à-dire le même jour. Mais voici la besogne la plus dure. Il s'agit de transporter le foin, souvent à une distance considérable, jusqu'à un endroit où la meule soit à l'abri des avalanches, et où l'on puisse arriver cet hiver pour le luger jusqu'à la vallée. Par les pentes abruptes, à travers les chenuaux où les pierres tourment sous le pied, Emile porte sur la tête les lourds filards qui l'aveuglent. Souvent, si le temps est à l'orage, il faut qu'il se hâte; souvent, ce n'est qu'à la nuit tombante qu'il peut venir faire son troisième repas, aussi frugal que les deux autres.

Puis quand la nuit tombe, qu'un grand vent sinistre descend le long des forêts, que le torrent paraît s'endormir et que le Dâvelet, un peu triste, se serre contre lui, Emile s'assied devant la case et cherche au fond de la vallée, parmi tant de petites lumières qui scintillent, celle de la maison, du cheznou, où la Louise fidèle et vaillante l'attend.

Il pense aux petiots, à la vie qui se fait tant difficile, aux projets d'avenir. Là-bas, dans une case éloignée, une huchée a retenti. C'est un feneur aussi, qui commence une ioutze, et l'Emile qui revoit les beaux jours de son enfance, quand il couzait aussi par les enchemps de la montagne en suivant son troupeau, l'Emile répond. A côté de lui, le Dâvelet s'essaie, d'une voix toute petite qui disparaît dans le grand silence. Puis tous deux vont se réduire pour être prêts à la besogne du lendemain.

Les jours de pluie, une peau de chèvre ou un vieux molleton sur le dos, il fauche tout le jour. Si la pluie est décidément trop forte, il reste dans la case à tisonner le feu ou à sculpter de son couteau une canne de bois d'aillii.

Quant au Dâvelet, il vit dans un perpétuel ravissement. C'est lui qui, au bout d'un ou deux jours, prépare les repas. Il a même voulu apprendre à traire la chèvre; jusqu'à présent, il est vrai, il n'a réussi qu'à attraper quelques ruades; mais ça viendra.

Pour lui, point de soucis, point d'école, de livres, de cahiers! C'est bien plus amusant de râteler par les rebedoules que de répéter le livret ou de sarcler les choux. Puis il apprend à construire une meule de foin d'une forme bien élégante. C'est lui qui taille les piquets de bois dont on les hérise pour les préserver de la dent des chèvres et des moutons.

Et que de choses nouvelles! Quand il se lève à la fine piquette du jour, il aperçoit des troupes de chamois qui filent dans les rochers; l'autre jour, un beau lièvre blanc est parti presque sous ses pieds. Il sait où se trouve un superbe champ de rosiers tout en fleurs, et il a déjà tiré son plan d'en cueillir un gros bouquet pour son maître, quand ils redescendent. Un beau matin, il est monté sur les frètes d'où l'on voit le pays bien loin, jusque sur les Allemands, et sa petite âme de montagnard se fortifie et s'élève. Il apprend à aimer sa montagne; il devient brave, industrieux et travailleur.

Il n'oublie pas la maison, pourtant. Il occupe ses loisirs à fabriquer, pour ses petits frères, tout un beau troupeau de vaches. Oh c'est bien simple! Une vache, c'est une branche de sapin de huit à dix centimètres, avec deux petites branches latérales pour représenter les cornes. Mais il les taille avec amour, il les agrémente de beaux dessins. Il y a déjà le Meriau, le Tacon, la Balise. Quelle joie pour les petits!

Quant à la chèvre, elle vagabonde du matin au

soir; elle trouve l'herbe bien meilleure et la vie bien plus heureuse qu'en bas, et elle paraît se dire quelquefois avec un soupir: Pourvu que cela dure!

Mais le temps a passé: deux, trois semaines pendant lesquelles on n'est descendu qu'une fois pour chercher du pain. Autour de la case, les meules forment un amusant petit village qu'Emile contemple avec orgueil. Le foin se fait rare. On a fauché les plus beaux morceaux. Il faut maintenant aller dans les rochers, aux endroits difficiles, et la besogne n'en est que plus dure.

Enfin tout est fini. La dernière meule est terminée. Le Dâvelet a tout remis dans la hotte, y compris ses belles vaches. L'Emile, le Dâvelet et la chèvre donnent un dernier regard à la case et reprennent le chemin du village. Le Dâvelet est un peu triste: il pense à l'école. La chèvre se fait tirer: elle pense à l'étable. L'Emile, lui, est tout heureux: tout heureux du bon travail accompli, tout heureux de retrouver les siens. Quand, au sortir de la dernière forêt, il voit à ses pieds le village, au moment de dévaler par le chemin rocailleux, il ne peut s'empêcher de se dire, à demi tourné vers la montagne: « Tout de même le pain est dur à gagner par là-haut. Les vieux avaient raison: Bilagâ les hiô, mâ teni-vo dein les bas! »

PIERRE D'ANTAN.

Quemeint l'arithmétique lè veniâtê âo mondo.

Adam étai on bou n'hommo, mâ ne savâ pas comptâ. Du que l'a z'u onna fenna, Eve, quemeint vo sédê, l'a d'abo z'u apprâ. Devant dè sè mariâ, n'avâi min dè couzons, mâ sa fenna l'âi ya binstout fé mettre dâi bâtons lè z'ons su lè z'autro: du que l'addition. Quand l'ire valet, l'avâ tot plein dè piésis, mâ, l'a bin falhiu ein rabattre: du quie la soustraction. N'avâi min d'infants, san assebin veniâ: valte quie la multiplicachon. L'avâi bon tieû, mâ la vilhe l'a tant fé qu'ein osse onna bouna partia: du quie la division.

L'est po cein que la fenna n'est qu'on'addition dè couzons, onna soustraction dè piésis, onna multiplicachon d'infants et onna division dè tieû.

Ora, vo pôdè peinsâ que du adan âo dzo dè voa, s'on vollhâvè recordâ la fenna à tsavon, quinna géométrie on trovera!

DJAN-DANIET.

Les rois en ballade.

C'est le temps des vacances. Les uns après les autres, tous les monarques de notre vieille Europe mettent la clef sur la corniche et s'en vont faire leur petite tournée de visites annuelles.

« Il y a bien longtemps que je n'ai eu de nouvelles de l'ami Guillaume, s'est dit Nicolas, il me faut absolument aller voir chez lui comment ça va. »

Et Nicolas, ayant serré une chemise de nuit et deux paires de bas dans son sac de voyage, parapluie sous le bras, s'en est allé sonner à la porte de Guillaume.

Puis, en le quittant, Nicolas a dit à Guillaume:

— Cette fois, je suis venu. C'est à toi maintenant. Je t'attends. Tu sais, c'est sans façons. Ma femme sera heureuse de te revoir. On fera ton lit dans le petit salon jaune. Viens donc, on s'amusera; il y aura des régates et une grande revue. C'est convenu, n'est-ce pas?

— C'est entendu. Bon retour. Bien des choses chez toi.

Victor-Emmanuel, de son côté, est allé, il y a quelques semaines, serrer la main de Nicolas. Or Guillaume en a été jaloux.

« Ecoute, Victor, lui a fait dire ce dernier, je sais que tu es allé à St-Petersbourg. Si tu ne viens aussi à Berlin, c'est fini entre nous, je ne te parle plus. »

Et voilà pourquoi Victor-Emmanuel filait l'autre jour à toute vapeur vers la capitale ger-

manique. Comme il devait traverser la Suisse, pour se rendre en Allemagne, le Conseil fédéral lui a offert un verre à son passage à Gœschenen. Grâce à cela, la « brouille » entre la Suisse et l'Italie est tout à fait dissipée.

Lorsque Victor est remonté en wagon, il a serré très cordialement la main de M. Zemp, en lui disant : « Eh bien, mon cher, maintenant tout est oublié, n'est-ce pas ? »

— Sans rancune ! a répondu notre président.

— Sans rancune ! a répété Victor, en saluant, au départ du train.

Donc, tout va bien ! *E viva la polenta !*

Quand Victor-Emmanuel aura quitté Berlin, Guillaume, à son tour, fera ses malles pour aller dire un petit bonjour à son oncle Edouard, en Angleterre.

Un peu plus tard, l'oncle Edouard, d'Angleterre, Nicolas de Russie, Georges de Grèce, et d'autres de leurs parents, se réuniront, ainsi qu'ils en ont l'habitude chaque année, à Copenhague, chez grand-papa Christian, pour le traditionnel dîner de famille.

L'année prochaine, ce sera le jeune Alphonse, de Madrid, qui fera son tour d'Europe.

Et tandis que leurs chefs suprêmes courent le monde, banquettent et se font des « mamours », plus ou moins sincères, les peuples, abandonnés à leurs destinées, apprennent petit à petit à se gouverner eux-mêmes.

Les choses n'en vont pas plus mal.

Somme toute, cela paraît d'autant plus naturel, lorsqu'on songe que la plupart de ces monarchies, en leur propre palais, sur leur trône même, ne sont pas du tout chez eux.

Presque tous les pays de l'Europe sont actuellement gouvernés par des dynasties étrangères.

Depuis Georges I^{er}, de Hanovre, originaire d'Osnabruck, c'est une dynastie allemande qui règne en Angleterre.

D'origine allemande aussi, la famille régnante de Russie. La maison de Holstein-Golorp, montée sur le trône de Russie avec Pierre III, mari de la grande Catherine, laquelle était également allemande.

Le Danemark est gouverné par des princes appartenant à la maison allemande d'Oldenbourg.

D'Allemagne sont également originaires le prince de Roumanie, Charles de Hohenzollern, et le prince de Bulgarie, Alexandre de Battemberg.

Une famille française, celle des Bourbons, règne en Espagne.

En Suède, depuis Bernadotte, règne aussi une famille d'origine française.

Depuis 1745, date de l'élection de François III de Lorraine, époux de Marie-Thérèse, c'est encore une famille française, la maison de Lorraine, qui occupe le trône de Vienne.

Un prince danois règne en Grèce, sous le nom de Georges I^{er}.

Quant à l'Italie, les origines d'Humbert aux blanches mains, premier comte de Savoie, sont restées obscures. Les uns lui donnent pour père Berold, de la maison de Saxe ; d'autres le font naître de Rodolphe III, duc de Bourgogne. Dans les deux hypothèses, la maison de Savoie n'est pas d'origine italienne.

Un prince de la maison allemande de Cobourg a fondé la dynastie belge. Il en est de même pour le Portugal.

On le voit, en ce domaine, l'empire de Guillaume tient le record et l'on pourrait, dans les géographies, ajouter à l'énumération des spécialités allemandes : « Familles régnantes ; exportation pour tous pays. »

En résumé, les seuls pays de l'Europe gouvernés par des monarchies originaires du sol sont la Hollande (reine Wilhelmine), la Tur-

quie et les divers pays allemands, Prusse en tête.

Le vieux dicton est donc toujours de saison : « Nul n'est prophète en son pays. » J. M.

Journal de noces.

On venait de bénir un mariage dans la petite église de G... .

A l'issue de la cérémonie, une vieille parente de l'épouse s'approche de celle-ci et, lui prenant les mains :

— Enfin, ma chère Anna, t'évoilà consolée. Dis-moi, as-tu assez pleuré pendant que M. le ministre parlait ! Je comprends très bien que cela te soit pénible de quitter tes chers parents, qui tousjours ont été si bons pour toi. Mais, que veux-tu, mon enfant, il faut se faire une raison ; on ne peut pourtant pas rester toute sa vie accrochée aux cotillons de sa mère.

— Oh ! sans doute, cousine Sophie, je suis très peinée de quitter la maison ; mais, ce n'est pas pour ça que je pleurais.

— Et pourquoi donc, ma bonne ?

— ... J'avais si peur que Marc ne répondit pas « oui » !

Cette petite histoire me remet en mémoire un fait de même nature.

A dîner, l'autre jour, chez un de mes amis, celui-ci rappelait malicieusement à sa femme, la plus aimable des maîtresses de maison, que, à l'église, le jour de leur mariage, elle avait, elle aussi, pleuré à chaudes larmes, jusqu'au moment où il avait répondu par un « oui » énergique à la question traditionnelle du pasteur.

A ce mot magique, les pleurs de l'épouse avaient cessé comme par enchantement.

Nos jeunes filles ont-elles peur de « coiffer Ste-Catherine » !

A ce propos, si nous rappelions aux personnes qui l'ont oubliée, l'origine de cette expression d'un usage si fréquent ?

« C'était autrefois, dit M. Quitard, l'usage en plusieurs provinces, le jour où une jeune fille se mariait, de confier à une de ses amies, qui désirait faire bientôt comme elle, le soin d'arranger la coiffure nuptiale, dans l'idée superstitieuse que cet emploi portant toujours bonheur, celle qui le remplissait ne pouvait manquer d'avoir à son tour un époux dans un temps peu éloigné ; et l'on trouve encore au village plus d'une jouvencelle qui, sous le charme d'une telle superstition, prend secrètement ses mesures, afin d'attacher la première une épingle au bonnet d'une fiancée. Or, comme cet usage n'a jamais pu être observé à l'égard d'aucune des saintes connues sous le nom de Catherine, puisque, d'après la remarque des légendaires, toutes sont mortes vierges, on a pris de là occasion de dire qu'une vieille fille reste pour coiffer Ste-Catherine, ce qui signifie, en développement, qu'il n'y a chance pour elle d'entrer en ménage, qu'autant qu'elle aura fait la toilette de noces de cette sainte, condition impossible à remplir. »

Cette explication est bonne à connaître, parce qu'elle rappelle des faits assez curieux ; mais elle paraît un peu compliquée : en voici une plus simple, fondée sur l'ancienne coutume de coiffer les statues des saintes dans les églises. Comme on ne choisissait que des vierges pour coiffer Ste-Catherine, la patronne des vierges, il fut très naturel de considérer ce ministère comme une espèce de dévolu pour celles qui vieillissaient sans espoir de mariage, après avoir vu toutes les autres se marier.

La livraison de *septembre* de la BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE contient les articles suivants :

La guerre des guérillas dans l'Afrique du Sud, par le colonel Camille Favre. — Le sillage d'une âme. Nouvelle, par Marianne Damad. (Seconde et dernière partie.) — Le Parnasse contemporain. Etude historique, par Henry Aubert. — La musique dramatique en Russie. César Antonovitch Cui, par Michel Delines. — La vie militaire en France. A la caserne, par Abel Veuglaire. (Troisième et dernière partie.) — La fille du chimiste. Roman, par J. Hudy-Menos. — Chroniques parisiennes, anglaise, américaine, suisse, scientifique et politique. — Table des matières du tome XXVII.

Bureau de la *Bibliothèque universelle* :

Place de la Louve, 1, Lausanne (Suisse).

Presse vaudoise. — *L'Association de la presse vaudoise* devait avoir demain, dimanche, à Payerne, sa deuxième réunion annuelle. Pour diverses circonstances, cette réunion est ajournée. Le comité convoquera en temps et lieu.

THÉÂTRE. — Voici la seconde fois, cette année, que nous visitons **Coquelin, Coquelin l'ainé**. Il nous a donné jeudi *Tartuffe* et *Les Précieuses*, deux chefs-d'œuvre. Éléance et pureté de la diction ; nuances d'une délicatesse exquise ; jeu sobre et expressif ; interprétation aussi spirituelle qu'originale ; enfin, tout l'art du comédien incomparable qu'est Coquelin, interprétant Molière, ce maître immortel. Quel régal !

Rire, subst. masc. voyez : Galipaux. — Ça, c'est pour la semaine prochaine. Aubaine nouvelle que ne manqueront pas les personnes qui aiment avant tout aller au théâtre pour s'amuser. — A bientôt le programme de cette soirée de gala.

Boutades.

Une bonne vieille regarde, de sa fenêtre, depuis une demi-heure, deux commères qui bavaraient sur la rue.

« Ti possible, fait-elle tout-à-coup, y a-t-y pourtant des gens qui ont du temps à perdre ! »

A l'occasion de l'abbaye d'un de nos grands villages, un photographe ambulancier avait dressé sa tente.

Un jeune domestique, débarqué tout récemment de la Suisse allemande, désirait faire faire son portrait, pour l'envoyer sans doute à sa douce « schätzli ».

Le jeune domestique ne sait que quelques mots de français et le photographe en sait encore moins d'allemand. Ils ont grand peine à s'entendre.

Le photographe demande à son client s'il veut un portrait en pied ou seulement le buste.

— Wollen sie portrait mit... Füsse oder seulement... Brustbild ?

— Nei ! pas ça ! Ich will portrait mit le tête.

Amour, amour, quand tu nous tiens !...

Deux jeunes gens discutaient au café des actions, incroyables parfois, que l'amour fait commettre.

Assis à la table voisine, un vieux facteur traitait les écoutait depuis un moment.

— Faites excuse, messieurs, si je me permets de me mêler à votre conversation. Vous parlez, je crois, de ce que nous fait faire l'amour ? Eh bien, moi, je me suis fait facteur, il y a quarante ans, rien que pour recevoir plus tôt les lettres de ma bonne amie.

— Mais, mais, mon pauvre Riquet, cette tartine est bien trop grosse pour toi.

— C'est vrai ! alors, m'amen, enlève-moi le pain, dis.

La rédaction : J. MONNET et V. FAVRAT.

Lausanne. — Imprimerie Guillaud-Howard.